Georg Lukács, *Nietzsche, Hegel et le fascisme allemand*, traduit de l'allemand par Jean-Pierre Morbois, Paris, Éditions Critiques, 2018.

Les deux essais qui composent ce recueil – « Le fascisme allemand et Nietzsche » et « Le fascisme allemand et Hegel » – datent tous deux de 1943 et constituent des textes de combat à une époque où Lukács, réfugié en URSS depuis 1933[1], prend la plume contre ce qu'il appelle le fascisme allemand. L'utilisation du terme générique « fascisme » renvoie en effet à une catégorisation qui identifie sous un même concept le fascisme italien, le nazisme allemand, et plus généralement un certain nombre de traits idéologiques et institutionnels qu'il s'agit pour Lukács de définir en les indexant de fait sur la réalité du fascisme historique.

Ces textes sont traduits à partir de leur réédition dans un petit volume paru en 1948[2],*Schicksalswende. Beiträge zu einer neuen deutschen Ideologie*[*Le destin bascule. Contributions à une nouvelle idéologie allemande*]. Ils représentent tous deux comme un résumé des idées qui seront développées en 1954 dans *La Destruction de la raison*(sur laquelle Lukács travaille depuis le début des années 1930). On y trouve ainsi sous une forme condensée les deux paradigmes autour desquels cette œuvre est structurée, le rationalisme – incarné par Hegel[3]– et son opposé direct, l'irrationalisme nietzschéen.

Avant d'entrer plus avant dans les thèses de l'ouvrage, il est nécessaire d'expliciter les enjeux du propos de Lukács. On reproche en effet habituellement à ce dernier le schématisme et l'idéalisme dont il ferait preuve, en élaborant une genèse purement intellectuelle du fascisme allemand[4], appuyée en outre sur des oppositions paradigmatiques trop grossières pour prétendre à une quelconque exactitude historique. Contre ce reproche, il convient premièrement de faire remarquer que Lukács ne prétend pas écrire une histoire scientifique – ce qui n'aurait de sens pour lui que d'un point de vue matérialiste – du fascisme allemand ni même de sa seule idéologie.

La perspective n'est donc en rien similaire à celle qu'entreprend par exemple Bourdieu quelques décennies plus tard dans *L'Ontologie politique de Martin Heidegger* en identifiant tout d'abord des transformations sociales, qui donnent naissance à une idéologie vague, élevée au rang de philosophie par Heidegger. La perspective de Lukács est quasiment

symétrique : il s'agit de remonter au noyau logique de l'idéologie fasciste en étudiant l'histoire conceptuelle de ses précurseurs intellectuels. Le but n'est pas tant d'écrire une histoire réelle que de mettre au jour les solidarités conceptuelles et la dynamique de radicalisation de l'irrationalisme.

Pour ce qui est de l'histoire effective de la réalité fasciste, Lukács adhère tout à fait au schéma explicatif dégagé par la IIIe Internationale (Dimitrov se trouve d'ailleurs cité, de manière inexacte, à la page 60) mais ce n'est pas d'une explication objective dont il est question pour lui. Tout comme il le fait dans la *Destruction de la raison*, il explicite les principes idéologiques du nazisme en tant qu'ils constituent la cible première du travail de l'intellectuel. Ce dernier, engagé dans la bataille idéologique et culturelle, est nécessairement contraint, par souci de cohérence, de conférer à cette idéologie une importance, fût-elle minimale, sous peine de priver son propre travail de toute signification. De là également le caractère schématique des thèses en jeu puisqu'il s'agit de revenir au noyau principiel de l'opposition entre fascisme et rationalisme.

Ajoutons enfin que le travail de Lukács, entrepris durant la guerre mais poursuivi quelques années plus tard, représente une tentative d'écrire une autre histoire intellectuelle que celle qui commence alors à s'élaborer dans le monde « libre » autour de l'opposition entre totalitarisme et démocratie. Ces textes doivent donc être également resitués dans le contexte d'une lutte dans la recherche des prédécesseurs – qu'il s'agisse de penseurs ou d'événements, le plus central étant la Révolution française – qui se poursuit encore aujourd'hui. Et l'on peut déplorer ici que l'entreprise de Lukács ait bien moins retenu l'attention et suscité une véritable discussion que les travaux, pourtant plus grossiers sur certains points, de Popper (*La Société ouverte et ses ennemis*) ou d'Arendt (*De la Révolution*)[5].

Les deux essais sont respectivement centrés sur Nietzsche et Hegel, tous deux appréhendés à travers le rapport qu'a entretenu vis-à-vis d'eux le régime nazi : revendication d'un héritage dans le premier cas, refus absolu dans le second. On pourra reprocher à Lukács, dans un cas comme dans l'autre, de forcer le trait[6]. Mais l'opposition n'en est pas moins avérée, et peut ainsi servir de point de départ à une recherche proprement philosophique. La racine de l'idéologie fasciste doit en effet être cherchée pour lui dans une théorie de l'intuition qui en fait le premier et le dernier mot de tout rapport au réel. Chacun est réduit à l'immédiateté de ce qu'il sent et de ce qu'il est, ce qui ne peut mener pour Lukács qu'à une idéologie de l'affrontement et de la guerre, sous la forme d'un darwinisme mythologisé où les plus forts doivent imposer ce qu'ils sont.

C'est cet aristocratisme assumé qui explique le succès du nietzschéisme. Lukács y voit une manière de glorifier la barbarie sous prétexte de réinsuffler des valeurs contre le nivellement de la modernité. Nietzsche reprendrait ainsi la critique romantique du capitalisme, mais pour en faire une critique de la démocratie en tant que domination des médiocres. Historiquement, cela revient, selon Lukács, à endosser un rôle symétrique, quoique inverse, de celui des apologistes vulgaires du capitalisme : non pas nier les mauvais côtés de ce capitalisme mais les valoriser, en faisant de l'individualisme, de la lutte, de la violence etc. des phénomènes consubstantiels à la vie elle-même. C'est ce qui fait le caractère intempestif du nietzschéisme, en tant qu'il est tourné contre son époque, non pas au nom d'un passé fantasmé (romantisme traditionnel) mais de l'impérialisme capitaliste à venir, ou plutôt qui ne fait que commencer lorsque Nietzsche entreprend son travail philosophique.

Inversement, le hégélianisme introduit et développe l'opposé de cette idéologie de

l'immédiateté en théorisant une histoire pensée comme développement rationnel, ouvert sur le changement, et où les individus existent avant tout en tant qu'ils sont membres à part entière de sujets collectifs. Le rationalisme absolu de Hegel est ainsi l'antithèse du nazisme dans la mesure où il ne laisse rien à l'arbitraire du décret, au contraire de la philosophie nazie dont le flou est rempli ponctuellement par le programme changeant du parti. De même, l'humanisme intégral de Hegel n'est pas assimilable par la pensée fasciste, qui repose sur un fatalisme de la race (quelle que soit la glorification de la volonté qui l'accompagne). Cette même race est enfin considérée par Lukács comme le paradigme du faux sujet collectif, immédiat et biologique et non pas tissé par une histoire commune. C'est ainsi dans ce jeu d'oppositions que Lukács entend reconstruire les deux paradigmes qui s'affrontent selon lui au moment même où il écrit.

Ces essais doivent donc être lus pour ce qu'ils sont. Lukács insiste dans d'autres textes sur le fait que Nietzsche n'est pas réductible à ce qu'en ont fait les fascistes[7], de même qu'il critique à plusieurs reprises la philosophie hégélienne. Mais l'intérêt de ce petit livre est ailleurs. Il invite avant tout à réfléchir sur le rôle idéologique que peut jouer la philosophie, dès lors qu'elle exprime sous une forme particulièrement cohérente un certain nombre de principes très généraux. Car ces principes, et les discours qu'ils fondent, ne sont pas tous compatibles avec un programme émancipateur. C'est par conséquent sur les racines logiques et conceptuelles d'une pensée véritablement progressiste que Lukács nous invite ici à nous interroger. Comme il le fait très souvent, et dans des textes dont on peut regretter aujourd'hui qu'ils soient encore trop peu accessibles au lectorat francophone.

Notes

[1]Loin d'être traité en hôte de marque, Lukács vit à Moscou dans un appartement médiocre et fait l'objet d'une surveillance constante. Suite à une dénonciation calomnieuse, il sera d'ailleurs suspecté d'être un espion hongrois et sera interrogé par le NKVD à plusieurs reprises en 1941, avant d'être libéré suite à l'intervention de Dimitrov. Outre les textes autobiographiques de Lukács, il existe désormais une édition – russe – des documents relatifs à cette affaire, parue sous le titre *Conversations à la Loubianka*(2001).

[2]Et non en 1956 (date de la seconde édition), comme le mentionne la notice de l'ouvrage. Quelques coquilles de la sorte émaillent l'ouvrage (p. 62, « indissociable » au lieu de « inconciliable » ou p. 85, « en-deçà » au lieu de « au-delà »). Mais de manière générale, la traduction est de bonne facture et revêt l'immense avantage, pour un ouvrage de ce type, d'être tout à fait lisible.

[3]Auquel Lukács consacre à la même époque un livre à part entière, *Le Jeune Hegel*, qui constitue le contrepoint de *La Destruction de la raison*et défend Hegel contre les interprétations réactionnaires et/ou religieuses qui en sont données.

[4]Cette genèse est décrite en détail dans *La Destruction de la raison*. Son point de départ en est l'élaboration par Schelling de la notion d'intuition intellectuelle, qui met au premier plan un idéal chimérique – selon Lukács – de connaissance immédiate, idéal qui sera rempli par la croyance et correspondra aux besoins idéologiques du capitalisme allemand dans sa phase impérialiste et guerrière.

[5]Ajoutons ici que Lukács, dans sa *Lettre sur le stalinisme*(1962) ainsi que dans les entretiens autobiographiques qui composent *Gelebtes Denken*[Pensée vécue] (1969-1971),

discutera de la possibilité d'inclure le stalinisme dans le cadre de cette « destruction » de la raison tout en soulignant que le stalinisme, malgré quelques similitudes avec le fascisme (valorisation de l'immédiateté, rejet de l'objectivité), fait en réalité signe vers une genèse tout autre et représente bien plus un « hyperrationalisme » ultra-volontariste.

[6]On pense ainsi à la revendication de l'héritage hégélien par Gentile, idéologue du fascisme. Le cas nazi est différent et il faut, de fait, aller chercher dans les marges de la vie intellectuelle pour trouver des « hégéliens » nazis. Cf. S. Hürstel, *Au nom deHegel. Les juristes néo-hégéliens et la philosophie du droit de la République de Weimar au Troisième Reich*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010.

[7]Cf. par exemple « Nietzsche als Vorlaüfer der faschistischen Ästhetik » [Nietzsche comme précurseur de l'esthétique fascistes] *in* G. Lukács, *Beiträge zur Geschichte der Ästhetik*[*Contributions à l'histoire de l'esthétique*], Berlin, Aufbau-Verlag, 1954, p. 287-317. Ce texte, ainsi que d'autres, est disponible en traduction française sur le site de Jean-Pierre Morbois : http://amisgeorglukacs.over-blog.com/Dans un autre texte du recueil de 1948, « Über Preußentum » [De la prussianité], Lukács insiste sur le fait que le fascisme allemand est le fruit d'une rencontre entre Nietzsche et l'idéologie prussienne, qui ne pouvait qu'en faire la pire lecture possible.